

QUESTIONS-DÉBAT

L'ACTIVITÉ : UN OBJET INTÉGRATEUR POUR LES SCIENCES SOCIALES ?

JEAN-MARIE BARBIER* ET MARC DURAND**

Résumé

Cet article propose une argumentation visant à montrer que « l'entrée activité », c'est-à-dire le formatage des objets des sciences sociales en termes d'activité ou en référence à l'activité, constitue une approche privilégiée pour la construction d'outils de pensée transversaux à plusieurs champs de recherches / et de pratiques correspondantes. Il repère les courants en sciences sociales adoptant d'ores et déjà cette « entrée activité », présente quelques points de convergence entre ces courants, délimite les perspectives et tâches prioritaires des chercheurs intéressés à cette approche, et la situe par rapport à ce qui apparaît comme une nouvelle culture de pensée.

Abstract

This paper presents an argumentation which aims to show that the "activity entry", that is to say the formatting of Social Sciences objects in terms of activity or with reference to activity, constitutes a privileged approach for the construction of cross-disciplinary tools of thought relative to several research fields and their corresponding practices. This study spots the trends in Social Sciences already using this "activity entry", presents a few meeting points between these trends, defines the prospects and priority tasks of the researchers interested in this approach, and situates it with respect to what appears as a new thought culture.

99

* - Jean-Marie Barbier, Centre de Recherche sur la Formation, Conservatoire national des arts et métiers, Paris.

** - Marc Durand, Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche en Didactique Éducation et Formation, IUFM, Montpellier.

L'argumentation développée dans ce texte est née d'un constat et d'une conviction. Le constat est que tout se passe aujourd'hui comme si une pression généralisée se manifestait, tendant à formater les objets des sciences sociales en termes d'activité ou en référence à l'activité. La conviction est que même si cette pression se heurte à une organisation compartimentée des champs scientifiques et sociaux, *l'activité constitue une entrée privilégiée pour la construction progressive d'outils de pensée transversaux à plusieurs champs de recherches / et de pratiques correspondantes.*

L'organisation traditionnelle en disciplines, se donnant pour champs d'application ceux des pratiques (psychologie, sociologie ou économie... de l'éducation, du sport ou du travail..., par exemple), dans une relation marquée par le paradigme théorie/pratique, n'est plus le seul modèle. On constate, tant dans les milieux scientifiques que professionnels, une *tendance à doublement re-définir les démarches de recherche en termes d'activité*: a) est revendiquée une *activité de compréhension ou d'analyse* – et non pas une science; b) qui, à la fois, a pour objet et accompagne une *activité professionnelle et sociale*, conçue comme historiquement et spatialement située. C'est ainsi que se développent des analyses portant sur les actes d'enseignement et les interactions didactiques, sur les communications dans le travail, sur les actes thérapeutiques ou de gestion, etc., qui s'inscrivent comme autant de déclinaisons d'un intérêt grandissant pour l'activité réelle (par opposition à l'activité prescrite, selon une distinction que l'on sait structurante de l'ergonomie de langue française depuis quelques décades).

Cette évolution ne s'accomplit pas sans ambiguïtés.

100

Si, dans le cadre d'un mouvement de grande ampleur de professionnalisation de l'enseignement supérieur, se structurent des domaines universitaires recouvrant des champs de pratiques professionnelles et/ou sociales, ce mouvement continue à se référer globalement aux 'sciences' susceptibles de les prendre pour objet et/ou de les éclairer: sciences de l'éducation, sciences de gestion, sciences des activités physiques et sportives, sciences de l'information et de la communication par exemple.

En parallèle à la pression pour une analyse des activités réelles, se manifeste une pression sociale à la formalisation des pratiques professionnelles qui a des sources et des finalités différentes: production de référentiels de compétences, capitalisation ou établissement de bases de connaissances, management des savoirs, etc. Ces formalisations sont conduites notamment en vue de la mise en place de procédures de sélection, d'entraînement, de formation, de réorganisation du travail, etc. Marquées par une norme de rationalité et une orientation prescriptive, elles se révèlent la plupart du temps extrêmement mutilantes de l'activité réelle.

Par ailleurs, et au prix de glissements sémantiques inaperçus, les catégories de description de l'activité humaine telles qu'elles sont mobilisées par les chercheurs, se superposent partiellement avec les catégories relatives aux activités et pratiques sociales telles qu'elles sont mobilisées par les acteurs. Cette superposition pose problème dans la mesure où, à nos yeux, la recherche implique nécessairement une mise en objet de ces catégories pratiques. Il ne s'agit pas pour les chercheurs de marquer une défiance à l'égard des catégories des acteurs, mais d'effectuer un nécessaire « pas de côté », qui ne préjuge en rien du degré de concordance entre ces catégories au terme de la recherche. C'est ainsi qu'il nous paraît nécessaire de mettre entre parenthèses les notions de « pédagogie », de « didactique », ou de « savoir » pour analyser les activités d'enseignement, la distinction entre « technique » et « tactique » pour analyser les activités sportives, ou celle de « compétence » pour analyser les activités de professionnalisation, etc.

Enfin, alors que « l'activité » dans la tradition scientifique concerne les aspects génériques d'un objet théoriquement défini et délimité, « les activités » désignent leur diversité empirique pour les chercheurs, et leur organisation sociale pour les acteurs. L'usage indifférencié du singulier « activité » ou du pluriel « activités » entretient par conséquent une sorte de flou notionnel qui tient à la conviction qu'il est possible : a) de découper et catégoriser au sein de l'activité humaine quotidienne des blocs correspondant à des constructions sociales, et b) d'assimiler l'activité déployée au sein de ces champs avec ces constructions. Il est admis par exemple, que l'activité d'un individu pratiquant un sport diffère de son activité lorsqu'il exerce un art. Et par une sorte de mouvement de bascule, les activités au sein de ces divers champs de pratiques sociales sont envisagées comme des entités ayant des propriétés objectives. On parle alors des activités sportives ou artistiques, et d'une façon implicite, il est fait l'hypothèse d'un isomorphisme ou d'une correspondance terme à terme sans équivoque entre les activités comme constructions sociales (les activités artistiques) et l'activité de celui qui les exerce (l'activité artistique) – il arrive même que l'on assimile de façon mécanique les unes aux autres.

En dépit du caractère parfois contradictoire de ce mouvement, nous pensons qu'il représente une opportunité de gain de pertinence des recherches en sciences sociales. Le développement qui suit tente de le montrer à partir d'un argumentaire en cinq points caractérisant :

- les ruptures opérées dans différentes disciplines scientifiques par cette « entrée activité » et les convergences trans-disciplinaires qu'elles permettent ;
- les traits essentiels de cette « entrée activité » ;
- l'articulation avec des recherches disciplinaires ;
- quelques perspectives prioritaires de recherche ;
- la correspondance avec ce qui nous paraît être une nouvelle culture de pensée.

1. Le formatage des objets en termes d'activité en sciences sociales : ruptures et convergences

De nombreuses disciplines en sciences sociales ont déjà généré des approches ou des théories de l'activité. Ceci a souvent été à l'origine de bifurcations marquant des ruptures au sein des communautés scientifiques, exprimant une indiscutable créativité théorique et méthodologique, et aboutissant à une appréhension renouvelée des pratiques sociales. Citons sans prétendre à l'exhaustivité :

- *La psychologie de l'activité*, et notamment la tradition socio-historique caractérisant la psychologie soviétique qui irrigue aujourd'hui des secteurs nombreux et actifs tels que l'étude de l'activité langagière (Bronckart, 1997), l'apprentissage scolaire ou au sein de communautés de pratiques (Brown, Collins et Duguid, 1989 ; Bruner, 1991 ; Lave, 1988, 1991 ; Lave et Wenger, 1991 ; Rochex, 1992 ; Rogoff, 1990 ; Wertsch, 1981 ; Wortham, 2001), ou les situations de travail (Clot, 1999 ; Engeström et Cole, 1997).
- *Les sociologies de l'action* qui exploitent notamment les propositions issues de la micro-sociologie américaine, de la tradition germanique des théories de l'action et des courants francophones de la rationalité des acteurs pour étudier la logique des actions et situations quotidiennes (Borzeix, Bouvier et Pharo, 1998 ; De Fornel et Quéré, 1999) en cherchant une inspiration dans une filiation phénoménologique, une approche de la rationalité des acteurs, une théorie de l'agir.
- Le courant issu de la *pragmatique* en linguistique qui s'est dégagé de l'étude des énoncés décontextualisés et de la classification des actes de langage, pour rendre compte de l'activité langagière dans les diverses circonstances de la vie quotidienne, professionnelle ou extra-professionnelle (Borzeix et Fraenkel, 2001 ; Bou-tet, 1995 ; Grosjean et Lacoste, 1995 ; Middleton, 1996), ou construire un appareil théorique fondé sur une approche de cette activité comme construction discursive de soi et du monde (Galatanu, 2000).
- *La philosophie analytique et la philosophie de l'esprit*, qui ont affirmé la nécessité d'un changement d'objet, abandonnant l'étude de l'intelligence (concept sans doute trop étroitement associé à une conception expérimentale de la psychologie) pour se centrer sur « l'esprit », défini comme le siège de diverses activités auxquelles il donne une unité (par exemple, Engel, 1994 ; Neuberger, 1991). Le renouveau du *courant phénoménologique*, avec en particulier les approches de « phénoménologie cognitive » (Varela, Thompson et Rosch, 1992) et d'herméneutique (Ricoeur, 1986), a contribué à placer la question de la signification et de l'expérience au cœur des problématiques de recherche (Dosse, 1996 ; Jacob, 1997 ; Lepetit, 1995).
- Les courants interdisciplinaires de la « *cognition située* » (Kirshner et Whitson, 1997 ; Greeno, 1998 ; Suchman, 1987) et de la « *cognition distribuée* » (Hutchins, 1995), qui insistent sur la nécessité d'une approche globale et en situation

de la cognition et récusent les modèles analytiques issus du laboratoire, relevant d'un solipsisme méthodologique et d'une approche symbolique de la cognition.

- *L'ergonomie et la psychologie du travail*, notamment dans leur tradition dite de langue française, fondée comme nous venons de le rappeler, sur la distinction emblématique entre activité prescrite et activité réelle (Amalberti, De Montmollin et Theureau, 1991 ; Clot, 1996 ; Leplat, 1997).

Au delà de la variété de leurs propositions, ces différents courants présentent des convergences, que nous pourrions résumer de la façon suivante :

- *Une conception holistique* de l'activité qui énonce une indissociabilité de l'action et de la cognition (Clark, 1997 ; Varela, 1989), de l'action et de la perception (Berthoz, 1997 ; Gibson, 1986), ainsi que l'idée selon laquelle la compréhension des phénomènes de cognition nécessite la prise en compte des composantes émotionnelles (Damasio, 1995 ; Scherer, Schorr & Johnstone, 2001).
- *Une conception située* de l'activité qui apparaît particulièrement dans deux domaines : dans les travaux de sociologie de l'action, dont beaucoup prennent au sérieux l'idée énoncée par Goffman d'un couplage flou entre le niveau macro-sociologique et le niveau local, se centrent sur les situations et les interactions locales (De Fornel et Quéré, 1999), et prêtent aux acteurs une marge de manœuvre importante (Javeau, 2001) ; dans les travaux relatifs à la cognition située qui insistent sur la spécificité des connaissances et des raisonnements selon les contextes dans lesquels ils se déploient (Greeno, 1995 ; Hutchins, 1995 ; Kirshner et Whitson, 1997 ; Lave, 1988).
- *Une conception incarnée* de l'activité qui met au premier plan les dimensions d'être corporel à la situation (Dourish, 2001 ; Quéré, 1998), le développement de catégories de pensées fondées dans les actions pratiques (Lakoff, 1988), le poids des contextes physiques dans l'organisation et la signification de l'action (Conein et Jacopin, 1994) et les dimensions physique ou corporelle de l'appréhension du monde selon des métriques intrinsèques reliées aux actes pratiques et à la motricité (Gibson, 1986).
- *L'affirmation de la continuité et de l'inscription dans le temps* de l'activité, qui s'expriment de diverses manières : une position constructiviste (Le Moigne, 2001), une définition de l'activité individuelle comme fondamentalement sociale (ce qui met au premier plan les processus d'intériorisation d'instruments ou d'outils culturels, les interactions entre individus, les processus de médiation, les conflits inter et intra psychiques), une vision développementale de l'activité (Clot, 1999), une insistance à analyser des cours d'activité ininterrompus et non des espaces-temps délimités de façon extrinsèque par des stimulus ou des tâches (Theureau, 1992).
- *L'affirmation du caractère négocié* de l'activité sociale par la mise en avant des concepts de co-détermination, de co-construction du sens dans les interactions langagières relevant de l'analyse des conversations, du caractère socialement construit et formaté des énoncés langagiers et des interactions langagières en

- situation, toujours négociés, problématiques, énigmatiques, ambigus et néanmoins opérants (Borzeix et Fraenkel, 2001 ; Engeström et Middleton, 1997).
- *L'intérêt pour les phénomènes d'autonomie* de l'activité qui paraissent davantage susceptibles de rendre compte de son caractère bricolé, émergent, innovant, créatif, et qui renvoient à diverses hypothèses théoriques telles celles de l'auto-poïèse et de la clôture opérationnelle (Maturana et Varela, 1994), de la clôture de l'action (Thévenot, 2000), de la créativité de l'agir (Joas, 1998).
 - *L'intérêt pour la construction de significations* au cœur de l'activité qui s'exprime par la centration sur les processus narratifs (Bruner, 1987), sur la construction d'une sémantique du langage et de l'action (Ricoeur, 1986), la reconstitution d'actions et d'événements en apparence sans importance (Javeau, 2001), l'élucidation de l'expérience vécue par les acteurs (Dubet, 1994 ; Theureau, 2000), l'inscription culturelle des modes de raisonnement pratique (Clot, 1999 ; D'Andrade, 1981). Cette orientation a incité les chercheurs à puiser une nouvelle source d'inspiration dans les propositions des sémiologues, et l'on voit de plus en plus fréquemment convoqués des auteurs tels que Peirce ou Eco pour rendre compte d'unité d'activité signifiante, Propp ou Bakhtine pour restituer le caractère organisé et signifiant (à l'image d'un langage) de l'activité.

2. « L'entrée activité »

Aujourd'hui, ce mouvement vers l'étude de l'activité s'exprime de façon dominante à l'intérieur même des disciplines scientifiques et finalement assez peu dans des approches transdisciplinaires. Pourtant, ces tendances plus ou moins indépendantes sont, croyons-nous, favorables à l'émergence d'une nouvelle culture de recherche.

104

L'activité constitue une entrée privilégiée pour la construction progressive d'une (ou plusieurs) culture(s) de pensée transversale(s) à plusieurs disciplines et champs de pratiques. Cette entrée peut être défini(e) de façon commune à différents champs scientifiques, tout en recoupant raisonnablement des champs sociaux d'activités, et la notion même de « pratique » relevant du sens commun. Il pourrait sceller des projets scientifiques transversaux, et même être à l'origine d'un renouvellement de la pensée des relations entre pratiques quotidiennes ou professionnelles et discours scientifiques (re-positionnant dans le même mouvement les questions liées à la finalisation des recherches et à leur utilité sociale). Sans gommer les particularités et les options théoriques irréductibles de chaque approche scientifique, « l'entrée activité » peut favoriser de façon liée le développement des paradigmes constructiviste, « situé », herméneutique, interactionniste et historico-culturel.

Une entreprise de rapprochement des travaux scientifiques centrés sur l'activité suppose, en raison de son caractère englobant, un effort de cadrage. Il s'agit notam-

ment de préciser ce que recouvre cette « entrée activité ». Nous entendons par là une posture de recherche affirmant qu'au-delà de leurs différences, les sciences humaines et sociales ont affaire à une même 'réalité' qui constitue leur objet commun : l'activité humaine dans la diversité de ses conditions d'exercice, dans l'historicité, la singularité et l'inédit de sa survéance, et dans l'unité que lui donne le fait qu'elle est développée par des sujets humains. En second lieu, il s'agit de prendre au sérieux le constat que cette réalité résiste aux démarches de recherche classiques qui y découpent leur objet propre (l'individuel, le social, la langue, etc.) et, conformément au projet fondateur de l'activité scientifique, s'attachent à dégager des invariants ou des régularités. Cette résistance explique les fréquentes affirmations (*post hoc*) de complémentarité de ces approches et l'échec répété des rares tentatives d'articulation disciplinaire. Enfin, cette posture de recherche admet que l'activité de production de connaissances est elle-même une activité socialement et historiquement située. Ceci confère à ces connaissances produites un caractère de constructions provisoires, incompatible avec l'ambition d'une unité théorique et conceptuelle, ou d'une 'grande théorie'.

« L'entrée activité » signe la préoccupation de tirer profit de la superposition possible ou du rapprochement d'objets d'études apparemment ressemblants – l'analyse à partir d'ancrages disciplinaires différents de situations réelles – afin de déboucher sur une discussion sérieuse des objets théoriques, et d'évaluer les approches les unes par rapport aux autres. Envisager de façon liée et cohérente un objet théorique central : l'activité, et des objets d'études particuliers : l'engagement des sujets humains dans leurs activités quotidiennes par exemple, permet de nouveaux découpages moins dépendants des caractéristiques de l'activité de recherche et davantage liés à l'objet de connaissance lui-même. Elle ne constitue donc pas une réédition masquée de projets de juxtapositions disciplinaires (qui, malgré quelques réussites, ont montré leurs limites). Notre conviction est qu'une communauté scientifique est susceptible de voir le jour, d'une part, grâce à la définition d'un objet théorique suffisamment global et complexe, d'autre part, grâce à la définition de liens organiques et conceptuels pouvant exister entre champs d'activités significatifs pour les chercheurs comme pour les acteurs, à un moment socialement et historiquement situé : travail, loisir, thérapie, formation, éducation, vie quotidienne, etc.

3. Recherches disciplinaires et « entrée activité »

On se trouve aujourd'hui face à une situation paradoxale et peut-être transitoire : les objets des différentes sciences sociales tendent à se rapprocher, mais sans réelles transformations des lexiques, des pratiques scientifiques et des cultures disciplinaires. Même lorsque les problèmes abordés paraissent converger, les approches ne se superposent pas et les questions de recherche demeurent distinctes et spécifiques. Par

exemple, les travaux d'inspiration psychologique (Dourish, 2001 ; Juarrero, 1999 ; Kirshner et Wilson, 1997) focalisent sur les modes de raisonnement en situation tandis que ceux d'inspiration sociologique enquêtent fréquemment sur les rapports de pouvoir ou de présentation de soi à l'œuvre au sein de l'activité située, alors même que ces investigations portent sur les mêmes pratiques sociales dont elles interrogent les conditions d'efficacité (Borzeix, Bouvier et Pharo, 1998 ; De Fornel et Quéré, 1999). En dépit de séminaires et colloques communs, les problématiques ne se rencontrent que superficiellement ou ponctuellement. Ceci a pour effet de conventionnaliser les collaborations entre disciplines et de limiter la portée du partage des résultats scientifiques. La juxtaposition des discours sur des objets posés comme identiques, proches ou compatibles (sans que ce présupposé soit toujours questionné en profondeur) a pour conséquence de déléguer aux lecteurs des rapports de recherche (à des frais cognitifs et théoriques qui ne sont pas envisagés) le soin de franchir les frontières disciplinaires derrière lesquelles campent les chercheurs.

À ce jour, cette « entrée activité » n'a pas provoqué une rupture de la sectorisation répondant aux modes traditionnels de découpage disciplinaire et de structuration des équipes de recherche. À quelques rares exceptions près (telles la création de Départements pluridisciplinaires de sciences de la cognition ou les regroupements au sein d'écoles supérieures universitaires et professionnelles), cette tradition impose aux chercheurs intéressés par un franchissement des frontières disciplinaires un parcours scientifique coûteux et pas toujours payé de retour (ne serait-ce, par exemple, qu'au plan de l'effort à déployer pour rassembler une documentation scientifique dispersée).

106

Une des difficultés tient à ce que les initiatives susceptibles de favoriser les rapprochements disciplinaires, sont souvent plus volontaristes que réalistes, et très indirectement indexées à l'activité comme objet théorique. Cette situation est renforcée par la rareté des supports interdisciplinaires de publication, ou plutôt par le fait que lorsqu'ils existent ces supports se définissent soit par un champ de pratiques (cf. par exemple, les revues consacrées au travail, à l'école, à l'enseignement et à la formation, au sport... telles que *Le Travail Humain*, *Teaching and Teacher Education*, *Recherche et Formation*, *Research Quarterly for Exercise and Sport...*), soit par des objets (par exemple, la cognition dans une revue telle que *Cognitive Science*), soit enfin par les rapports deux à deux entre composantes de l'activité (par exemple la revue *Cognition and Emotion*). Des initiatives récentes sont néanmoins susceptibles d'accompagner ce mouvement. Par exemple, la création de la revue *Mind, Culture and Activity*, le développement de *Special Interest Groups* dans des sociétés savantes importantes (tel que le SIG *Cultural Historical Research* au sein de l'*American Educational Research Association*) et la production de groupes tels que *Langage et Travail* (Borzeix et Fraenkel, 2001) représentent des ressources importantes pour l'émergence d'une communauté de chercheurs intéressés à ces rapprochements.

Cette « entrée activité » ne constitue pas encore un programme unifié notamment en ce qui concerne ses enjeux théoriques. Le panorama scientifique ne présente pas, aujourd'hui, d'unité épistémologique, ce qui rend difficiles la capitalisation des résultats (parfois même au sein d'une approche particulière) et la fécondation théorique entre approches différentes. Deux points notamment nous semblent nécessiter des efforts de clarification.

- En premier lieu, les recherches actuelles se caractérisent par des coordinations variées et non systématiques entre les investigations empiriques et les théorisations. Trois cas types peuvent être schématiquement repérés ; a) les propositions théoriques ont un certain degré de généralité (il s'agit de théories de l'activité humaine) tout en conservant des ancrages locaux avec lesquels elles s'efforcent d'être compatibles (elles présentent des spécificités liées aux contextes étudiés dont elles rendent compte conjointement avec l'activité des acteurs) ; b) exclusivement le développement d'une théorie de l'activité ; c) la seule modélisation d'un secteur social de pratique. Ceci correspond à des épistémologies variées. Certaines recherches sont nettement d'inspiration poppérienne ; leur démarche est rarement expérimentale et explicitement ancrée dans une ontologie réaliste, mais les résultats sont obtenus à partir de méthodes et questions tenues par une théorie initiale de l'activité ; ces résultats en retour sont partiellement destinés à falsifier la théorie initiale. D'autres sont au départ moins cadrées théoriquement ; les méthodes et questions sont en priorité destinées à élucider des pratiques sociales. Il est pourtant rare que même dans ces cas-là, les procédures soient purement inductives et relèvent *stricto sensu* de théories ancrées (Strauss et Corbin, 1990) : il existe toujours des aller-retour entre les données et les théorisations, même s'ils sont peu formalisés. De sorte que les ambitions des chercheurs peuvent être doubles, voire triples : ils sont intéressés à une théorie générique de l'activité, à des spécifications locales et situées de cette théorie, et à la constitution de répertoires de données fidèles aux actions et événements se produisant dans ces champs de pratiques.

- En second lieu, l'articulation des points de vue disciplinaires constitue un certain nombre d'obstacles parmi lesquels trois nous paraissent devoir être dépassés en priorité.

Le premier tient aux conceptions parfois naïves des objets des autres disciplines et de leurs lexiques. Les chercheurs peuvent aboutir à des propositions qui derrière une unité de façade présentent des ambiguïtés et des inconsistances théoriques. Ces naïvetés peuvent être circonscrites lorsqu'au sein des programmes scientifiques s'exprime une vigilance sur le contenu de la pluridisciplinarité.

Le deuxième renvoie à des cultures disciplinaires diverses, c'est-à-dire à des façons d'aborder l'activité et de questionner cet objet qui empêchent les éclairages

récioproques : systèmes d'explications tournés vers le repérage de déterminants sociologiques ou psychologiques, recours à des modèles de l'auto-organisation, analyse de la dynamique intrinsèque de l'activité ou des facteurs qui la perturbent... Il s'agit de ne pas être prisonnier des mots, et par exemple de ne pas retrouver au sein même des approches portant sur l'activité les disputes et ruptures scientifiques classiques. Ceci est bien illustré par les débats relatifs au concept d'activité dans le courant socio-historique inspiré par Vygotski. Certains chercheurs s'inscrivant dans des approches sociologiques voient dans ce concept des restes de mentalisme, alors que des psychologues y distinguent les traces d'une tendance à la sociologisation de l'activité mentale (Joseph, 1996 ; Ratner, 1996 ; Toomela, 2000).

Le troisième concerne l'articulation des résultats des recherches quand les objets étudiés eux-mêmes n'ont pas été pensés et posés en articulation ou de façon globale et complexe. Les difficultés tiennent à ce que malgré l'ambition affichée d'analyser une activité unique selon des angles différents, les recherches re-définissent en fait des sous-objets : les interactions langagières, les transactions, les déplacements, les raisonnements... De sorte que, envisagées dans le détail, ces analyses ne portent pas exactement sur les mêmes objets et échouent à rendre compte de « l'activité ». Par ailleurs, le travail conceptuel de récupération et de re-construction de la totalité est délégué au destinataire de l'analyse par ces approches locales. Chaque analyste compétent par rapport à une partie du tout de l'activité en propose une vision partielle, et la charge de procéder à la synthèse revient au lecteur. Or, pour ce faire, il faut disposer d'un modèle du tout, et dans ce cas, soit ce modèle existe et rend superflu l'effort théorique intégrateur, soit il n'existe pas et son absence limite l'efficacité de l'articulation des démarches. De plus, analyser l'activité en l'expliquant à partir de liaisons causales locales revient à affirmer que l'activité en situation n'est que l'expression de ces facteurs causaux et ne nécessite donc pas une analyse propre, ce qui pose la question fondamentale du recours à des modes d'explication qui ne s'inscrivent pas dans un schéma explicatif que Varela (1989) a référé à une épistémologie de la commande (Durand et Arzel, 2002). Enfin, ces approches impliquent un postulat réaliste, et notamment le présupposé que l'activité globale analysée existe en soi : intouchée en principe par les observations, elle est là indépendamment des regards que l'on peut jeter sur elle. Ce postulat nécessaire n'est pas toujours compatible avec les positions ontologiques dans le domaine des sciences sociales, qui sans que ce soit de façon radicale, relèvent plus ou moins d'une conception constructiviste.

On se trouve là sur le fil du rasoir : le dépassement de ces difficultés suppose une définition de l'objet théorique « activité » suffisamment globale pour ne pas être réductrice et encourager les autismes disciplinaires, mais aussi suffisamment délimitée pour permettre et accompagner la rigueur des investigations.

4. Trois priorités pour un programme de recherche

Les chercheurs adoptant cette « entrée activité » nous paraissent devoir répondre à trois priorités.

■ La première est *d'articuler la construction d'objets de recherche en référence à des activités et à des théories de l'activité*. Ceci implique probablement une triple tâche :

- Tout d'abord une tâche de *mise en objet des catégories 'naturelles' avec lesquelles les acteurs pensent et organisent leurs actes* et par l'utilisation de catégories construites par et pour la recherche. Les significations que les acteurs donnent à leurs actes ne sont pas des outils de la recherche : elles ne peuvent qu'en être le matériau ou contribuer à la délimitation de l'objet. La recherche propose d'autres significations de l'activité que celles des acteurs, assurant ainsi le passage d'une sémantique de l'activité à une sémantique d'intelligibilité de l'activité, ou de concepts mobilisateurs à des concepts d'intelligibilité. Ce passage constitue souvent l'enjeu essentiel d'une formation à la recherche, surtout pour des praticiens. Il implique un examen systématique du vocabulaire utilisé, un travail de déconstruction des pratiques sociales, de leurs langages opératifs, de leurs normes, rites, habitudes... et une explicitation des formes usuelles de catégorisation des pratiques.
- Ensuite *une formulation située des objets de recherche en référence à des enjeux d'activité*. Moins connue, cette tâche peut néanmoins avoir des conséquences heuristiques importantes. Penser les discours comme des traces de l'activité discursive, considérer les représentations moins comme des entités que comme une activité représentationnelle, et voir dans la plupart des activités sociales des associations d'activités gérées par les sujets n'est pas sans importantes conséquences théoriques et méthodologiques. Cela conduit à refuser de se donner directement comme objets de recherche des construits sociaux, tels par exemple, que les notions de compétence, de savoir, de capacité, ou même d'identité (ce qui a pour effet de les 'naturaliser' dans l'acte de recherche lui-même), au profit de la mise en objet de l'activité discursive ou représentationnelle qui les construit : représentations identitaires, sentiment de compétence, énonciation et utilisation de savoirs, etc.
- Enfin une telle orientation constitue une *mise en discussion de la capacité de la recherche à produire des discours théoriques portant sur l'activité en général, tout en affirmant le caractère situé de cette activité*. Une façon de lever cette ambiguïté épistémologique est de conceptualiser l'articulation entre l'expression située, singulière de l'activité (celle qui est observée et décrite) et les processus de dépassement de cette expression singulière. Différentes pistes sont déjà disponibles qu'il n'est pas possible d'aborder dans le détail (cf. par exemple, la notion de configuration proposée par Barbier et Galatanu, 2000). Dans tous les cas, les

chercheurs ont à envisager en étroite conjonction l'articulation théorique du singulier avec le générique. La conceptualisation du parallélisme entre l'activité étudiée (qui déborde toujours son occurrence située grâce à des processus de généralisation, de typification...) et celle du chercheur (qui consiste notamment à re-construire ces genres et ces types) pourrait aussi permettre de lever le paradoxe inhérent à l'analyse de l'activité singulière d'un acteur particulier tout en prétendant contribuer à une théorie de cette activité.

■ Une deuxième priorité est probablement la *construction, à discuter au sein d'une communauté scientifique élargie, d'outils de pensée cohérents avec cette entrée*. De tels outils pourraient se situer notamment dans les domaines suivants :

- *La question de la contextualisation de l'activité*. Celle-ci passe tout d'abord par une distinction importante, mais qui n'est encore qu'esquissée, entre contextualisation par les acteurs et contextualisation par les chercheurs (qui recoupe partiellement la distinction opérée par Lave entre les notions d'*arena* et de *setting*). Elle suppose aussi une mise en référence de l'activité par rapport à des espaces – temps précis, qui sont eux aussi des espaces d'activité. En provoquant une baisse de crédibilité des théories générales et décontextualisées de l'activité, l'analyse située met en évidence la nécessité d'une conceptualisation simultanée de l'activité et de son contexte. La spécificité des couplages avec le contexte a d'ailleurs conduit au fait spectaculaire que des sociologues ou des psychologues se réfèrent à des biologistes ou adoptent des postures épistémologiques provenant de la biologie (Canguilhem, 1965 ; Maturana et Varela, 1992 ; Turvey, 1992), et que l'on repère par exemple des communautés de vue entre biologistes, psychologues pré-occupés de l'écologie de l'activité et certains courants philosophiques de tradition heideggerienne (Kadar et Effken, 1994). Ceci impose aussi de dépasser la double cécité et naïveté dénoncée par Lave (1988) : celle des psychologues qui ignorent les éléments du contexte (notamment mais pas seulement social), pensent possible de les neutraliser, ou les réduisent à des dimensions simplissimes, et celle des sociologues qui ignorent la « boîte noire » de l'activité individuelle, y voient la simple expression de facteurs sociaux ou en schématisent les traits.
- *La question des transformations affectant l'activité et les individus*. Un grand nombre d'outils en usage dans les différentes sciences sociales tendent de fait, sous des vocables différents, à répondre à cette question en faisant l'hypothèse de transformations des sujets en rapport avec leur activité antérieure et susceptible d'influencer leur activité postérieure : notion d'*habitus* en sociologie notamment à la suite de Bourdieu, de schème en psychologie notamment à la suite de Piaget, de *pattern* en anthropologie, etc. Ces notions ont d'ailleurs souvent comme fonction de rendre compte de l'articulation de l'individu et du social dans ces constructions. Beaucoup reste à faire sur ce point pour rendre compte des rapports entre les sujets et leurs environnements par l'intermédiaire de leur activité, notamment

pour l'élaboration d'une théorie de *l'apprentissage* ou de *l'activité en développement*. La centration sur l'activité va alors de pair avec une tendance à une « dépersonnalisation » méthodologique et théorique : le sujet est envisagé comme un nœud d'activités plus ou moins habituelles et cohérentes entre elles. Comme tel il est second, et son unité n'est pas une donnée mais un construct ou une conquête dans un monde social de plus en plus différencié, multiple et incertain (Lahire, 1998). Une attention particulière paraît devoir être portée aux phénomènes de solidarité pouvant exister chez les sujets entre représentations de leur situation d'action, représentations d'eux-mêmes comme sujets agissants et représentations de leur action, ce qui explique notamment les dynamiques de réussite et d'échec.

- Dans le prolongement des travaux précédemment évoqués sur les rapports entre pensée, culture et activité, *la question des liens d'intrication, de consubstantialité entre représentations, affects et opérations dans l'activité* : la plupart des concepts pertinents pour rendre compte de l'activité (par exemple, les notions d'investissement, d'engagement, d'objectifs, de projet) supposent la mise à jour de tels liens dans leur définition même, selon la perspective holistique évoquée dans l'introduction de ce texte. Ceci implique une rupture avec d'anciennes habitudes de balkanisation des objets, de découpage *a priori* de composantes, et d'appréhension isolée de ces composantes comme dotées d'une certaine autonomie ; toutes habitudes qui s'expliquent dans le cadre de l'histoire scientifique, mais qui avaient pour effet de repousser *sine die* le moment de la synthèse reconstructrice.
- *La question de la coordination de l'activité de plusieurs acteurs* : la plupart des activités sociales (c'est le cas notamment de la formation) sont en fait des combinaisons d'activités d'acteurs différents, ce qui pose le problème des conditions de leur déclenchement, et notamment des rapports entre acteurs à cette occasion. La question apparaît au niveau de l'exercice même de l'activité (dimension opérative), mais aussi au niveau des sens que les différents sujets construisent à cette occasion, et des significations qu'ils donnent à voir dans des interactions avec autrui. Se manifestent probablement à cette occasion des phénomènes de transaction de fait ou de transactions pensées ou négociées. De plus, beaucoup d'activités professionnelles et sociales ne sont elles-mêmes que des interventions sur d'autres activités dans lesquelles soi-même et/ou autrui sont engagés, ce qui ne fait que compliquer la question de l'élucidation du rôle des acteurs. Les nouveaux modes d'organisation du travail et de la production posent le problème de la pertinence de notions telles que celles de sujet collectif ou d'action collective dans le discours scientifique. Se trouve ainsi mise en exergue la question des cultures d'action et des communautés de pratiques.
- La question de la *transformation continue de l'activité*, de son caractère dynamique : non seulement l'activité est en perpétuelle transformation, mais il en va de

même de tous les phénomènes qui en sont partie intégrante : notamment affects, constructions représentationnelles et discursives associées. Ceci suppose que les outils théoriques ne reproduisent pas l'historicité de déroulement de l'activité, tout en tenant compte néanmoins du fait qu'elle se déroule obligatoirement dans cette historicité (notion de fonction par exemple, par opposition à la notion d'étape). Par ailleurs toute activité peut être analysée comme une intervention sur des processus déjà en cours.

■ Une troisième priorité consiste à *penser en termes d'activité le processus de recherche lui-même et les différentes activités qu'il associe*. Ceci induit encore deux types de questions :

- La question jamais résolue, même s'il existe de multiples dispositifs de réassurance méthodologique, de l'adéquation entre les méthodes et les objets. Par exemple, la plupart des recherches sur les représentations passent par un recours aux verbalisations des sujets concernés ; or, par définition, ces verbalisations n'offrent jamais un contact direct avec ces représentations, qui ont un statut mental et non discursif : elles permettent seulement d'accéder aux significations que leur donnent les sujets dans leurs communications situées. Dans ces conditions, il vaut mieux quelquefois ne pas porter directement l'interrogation sur l'objet choisi, en raison des phénomènes d'ostension de soi qui se manifestent à l'occasion de ce discours direct sur l'objet (on accède parfois mieux à l'image de soi d'un sujet en le faisant discourir sur autrui que sur lui-même). De plus s'opèrent d'incessantes transformations de ces constructions discursives et représentationnelles (resémiotisations). Bref se trouve posée avec insistance la question des compétences des acteurs à expliciter leurs états mentaux, et des chercheurs à exploiter leurs verbalisations.
- La question plus large des rapports entre 'chercheurs' et 'praticiens' dans les démarches de recherche. Cette question présente de multiples aspects : est-elle pertinente dans sa formulation même ? Ne convient-il pas de parler plutôt de configurations de constructions réciproques des démarches de recherche, qui sont des démarches d'action mais à intention directe de production de connaissances, et des démarches d'action qui ont pour intention de transformer le monde qu'il convient chaque fois de préciser ?

5. Une nouvelle culture de pensée ?

Tout se passe comme si l'intérêt actuel pour l'activité s'inscrivait dans un mouvement plus large de développement *des activités de gestion de l'ensemble des activités* (démarches de qualité, d'ingénierie, de projet, développement du conseil, de la consultance, de l'expertise, des pratiques réflexives, essor des déontologies propres à chaque métier) qui font parler quelquefois de professionnalisation de l'ensemble

de la société. Ce mouvement relèverait lui-même du développement de ce qu'il est convenu d'appeler une *économie de services* par opposition à une économie de produits (les services se situent dans une logique d'usage ; leur production s'effectue à l'occasion d'une combinaison opérative susceptible d'une évolution continue ; ils sont co-produits).

Il n'est donc pas étonnant que les demandes de recherches sociales soient aujourd'hui souvent pluridisciplinaires, ou imposent sur un mode volontariste des coopérations entre approches disciplinaires. Elles sont moins présentées comme devant être appliquées dans les pratiques que comme susceptibles de les accompagner : elles peuvent donc comporter des incitations à associations avec des professionnels, et en raison des modalités de financement ou des sources de crédit, se définir par rapport à des champs de pratiques.

Cette expansion actuelle du mouvement scientifique centré sur l'analyse de l'activité concerne en définitive bien d'autres secteurs de la vie sociale que le milieu de la recherche, et ce mouvement s'inscrit probablement dans l'émergence d'une nouvelle *épistémè*, d'une nouvelle *culture de pensée* commune à la fois à l'activité scientifique et aux autres activités sociales. Cette culture de pensée se retrouve dans les secteurs les plus variés de la vie sociale et intellectuelle, dans le discours de management comme dans celui du philosophe post-moderniste, dans les catégories en vogue dans les sciences sociales, etc. Elle se caractérise à grand traits par :

- un intérêt pour ce qui concerne l'*historicité* : analyse des processus, des itinéraires, des trajectoires, des dynamiques et valorisation de l'inédit, du contingent, du singulier ;
- un intérêt pour tout ce qui touche aux *significations* données par les acteurs à leurs activités et plus globalement à leur activité : discours sur le sens, sur la culture, sur les valeurs, sur la subjectivité individuelle ou sociale ;
- un intérêt encore pour les *transactions*, compromis, négociations entre ces acteurs : valorisation du partenariat, des notions de co-production, de production conjointe ;
- un intérêt enfin pour tout ce qui a trait à la *recomposition* de phénomènes auparavant distingués : valorisation du global, de l'ensemblier, du stratégique, de la mise en perspective.

Il est difficile de ne pas noter les effets de cohérence entre les grands traits de cette nouvelle *épistémè* et la mise en place depuis quelques décades dans le cadre d'une nouvelle donne économique et sociale d'un *nouveau modèle de production et d'organisation sociales* privilégiant notamment trois logiques :

- une logique de *flexibilité* : discours sur la volatilité de la demande, sur la contingence et l'instabilité des organisations productives, sur l'événement, sur l'engagement (?) de compétences et de métacompétences ;

- une logique de *gestion intégrée en situation* : discours sur le pilotage de la production par l'aval, organisations élargies gérant les rapports avec leur environnement, « mise en représentation et mise en discours » de l'activité, gestion localisée et continue des compétences, apprentissages en lien direct avec l'exercice de l'activité ;
- une logique de *participation formalisée* : discours sur la rentabilité du facteur humain, participation des salariés à la conduite des processus de production, communications dans le travail, valorisation et formalisation des ressources humaines, gestion par les individus de leurs propres constructions identitaires.

Cette « entrée activité » pourrait impliquer la reconnaissance du fait que les découpages traditionnels des objets des sciences humaines et sociales étaient aussi des constructions élaborées dans une conjoncture économique et sociale donnée, au sein de laquelle la définition sociale du progrès et de la contribution de la science à ce progrès passaient par une meilleure connaissance du fonctionnement du monde et par une certaine spécialisation. Il en va autrement aujourd'hui, et les recherches sur l'activité s'inscrivent dans une autre conjoncture, au sein de laquelle la définition sociale du progrès et la contribution de la science à ce progrès passent probablement par une meilleure connaissance des processus de transformation du monde et par une recombinaison de ce qui avait été auparavant séparé. Pour ces raisons, cette « entrée activité » revêt une importance qui dépasse ses aspects purement épistémiques.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amalberti R., de Montmolin M., Theureau, J. (éds.) (1991). – *Modèles en analyse du travail*, Bruxelles, Mardaga.
- Barbier J.-M., Galatanu O. (2000). – « La singularité des actions : quelques outils d'analyse », in *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris, PUF, pp.13-51.
- Berthoz A. (1997). – *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.
- Borzeix A., Fraenkel B. (éds.) (2001). – *Langage et travail*, Paris, Éditions du CNRS.
- Borzeix A., Bouvier A., Pharo P. (éds.) (1998). – *Sociologie et connaissance. Nouvelles approches cognitives*, Paris, Éditions du CNRS.
- Boutet J. (éd.) (1995). – *Paroles au travail*, Paris, L'Harmattan.
- Bronckart J.P. (1997). – *Activité langagière, texte et discours. Pour un interactionnisme discursif*, Genève, Delachaux et Niestlé.
- Brown J.S., Collins A., Duguid P. (1989). – « Situated cognition and the culture of learning », *Educational Researcher*, 18 (1), pp. 32-42.
- Bruner J. (1987). – « Life as narrative », *Social Research*, 54 (1), pp. 11-32.

- Bruner J. (1991). – *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, Paris, Éditions Eshel.
- Canguilhem G. (1965). – *La connaissance de la vie*, Paris, VRIN.
- Clark A. (1997). – *Being there: Putting brain, body and world together again*, Cambridge, Ma, The MIT Press.
- Clot Y. (1996) (éd.). – *Les histoires de la psychologie du travail. Approches pluridisciplinaires*, Toulouse, Octarès.
- Clot Y. (1999). – *La fonction psychologique du travail*, Paris, PUF.
- Conein B., Jacopin E. (1994). – « Action située et cognition. Le savoir en place », *Sociologie du Travail*, 4, pp. 475-500.
- Damasio A.R. (1995). – *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob.
- D'Andrade C.A. (1981). – « The cultural part of cognition », *Cognitive Science*, 5, pp. 179-195.
- De Fornel M., Quéré L. (éds.) (1999). – *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Éditions EHESS.
- Dosse F. (1996). – *L'empire du sens*, Paris, La Découverte.
- Dourish P. (2001). – *Where the action is. The foundations of embodied interaction*, Cambridge, The MIT Press.
- Dubet F. (1994). – *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- Durand M., Arzel G. (2002). – « Autonomie et connaissance dans les conceptions de l'apprentissage, de l'enseignement et de la formation des maîtres », in M. Carboneau, M. Tardif (éds.), *Les réformes en éducation, leurs impacts sur l'école et sur la formation des maîtres*, Sherbrooke, Edition du CRP, pp. 61-77.
- Engel P. (1994). – *Introduction à la philosophie de l'esprit*, Paris, La Découverte.
- Engeström Y., Cole M. (1997). – « Situated cognition in search of an agenda », in D. Kirshner, J.A. Whitson (éds.), *Situated cognition: social, semiotic and psychological perspectives* Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 301-309.
- Engeström Y., Middleton D. (1996). – « Introduction: Studying work as a mindful practice », in Y. Engeström, D. Middleton, *Cognition and communication at work*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 1-14.
- Galatanu O. (2000). – « Signification, sens et construction discursive de soi et du monde », in J.-M. Barbier, O. Galatanu (éds.), *Signification, sens et formation*, Paris, PUF, pp. 25-43.
- Gibson J.J. (1986). – *An ecological approach to visual perception*, Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Greeno J.G. (1995). – « Understanding concepts in activity », in C.A. Weaver, S. Mannes, C.R. Fletcher (éds.), *Discourse comprehension: Essay in honor of Walter Kinsch*, Hillsdale, NJ, Erlbaum, pp. 65-96.
- Greeno J.G. (1998). – « The situativity of knowing, learning and research », *American Psychologist*, 53, 1, pp. 5-26.
- Grosjean M., Lacoste M. (1999). – *Communication et intelligence collective. Le travail à l'hôpital*, Paris, PUF.
- Hutchins E.A. (1995). – *Cognition in the wild*, Cambridge, The MIT Press.

- Jacob P. (1997). – *Pourquoi les choses ont-elles un sens ?* Paris, Odile Jacob.
- Javeau C. (2001). – *Le bricolage du social*, Paris, PUF.
- Joas H. (1998). – *La créativité de l'agir*, Paris, Éditions du CERF.
- Joseph I.E. (1996). – « Does cultural psychology need the concept of activity? », *Culture and Psychology*, 2, pp. 435-456.
- Juarrero A. (1999). – *Dynamics in action*, Cambridge, The MIT Press.
- Kadar E., Effken J. (1994). – « Heideggerian meditations on an alternative ontology for ecological psychology: A response to Turvey's » (1992), proposal, *Ecological Psychology*, 6 (4), pp. 297-341.
- Kirshner D., Whitson J. A. (1997). – *Situated Cognition: Social, semiotic, and psychological perspectives*, Mahwah, NJ, Erlbaum
- Lahire B. (1998). – *L'homme pluriel*, Paris, Nathan.
- Lakoff G. (1988). – *Women, fire and dangerous things: What categories reveal about mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- Lave J. (1988). – *Cognition in practice: Mind mathematics and culture in everyday life*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lave J. (1991). – « Situated learning in communities of practice », in L. Resnick, J.M. Levine, S.D. Teadsley (éds.) *Perspectives on socially shared cognition*, Washington, American Psychological Association, pp. 63-82.
- Lave J., Wenger E. (1991). *Situated learning: Legitimate peripheral participation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Le Moigne J.-L. (2001). – *Le constructivisme*, Paris, L'Harmattan.
- Lepetit B. (éd.) (1995). – *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Alabin Michel.
- Leplat J. (1997). – *Regards sur l'activité en situation de travail. Contribution à la psychologie ergonomique*, Paris, PUF.
- Maturana H.R., Varela F.J. (1994). – *L'arbre de la connaissance*, Paris, Addison Wesley.
- Middleton D. (1996). – « Talking work: Argument, common knowledge, and improvisation in teamwork », in Y. Engeström, D. Middleton (éds), *Cognition and communication at work*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 233-256.
- Neuberg M. (ed.) (1991). – *Théorie de l'action*, Bruxelles, Mardaga.
- Perron Tollepsen D. (2002). – « Collective intentionality and the social sciences », *Philosophy of the Social Sciences*, 32 (1), pp. 25-50.
- Pinsky L. (1991). – « Activité, action et interprétation », in R. Amalberti, M. de Montmollin, J. Theureau (éds.), *Modèles en analyse du travail*, Bruxelles, Mardaga.
- Quéré L. (1998). – « La cognition comme action incarnée », in A. Borzeix, A. Bouvier, P. Pharo (éds.), *Sociologie et connaissance*, Paris, Éditions CNRS, pp.142-164.
- Ratner C. (1996). – « Activity as a key concept for cultural psychology », *Culture & Psychology*, 2, pp. 407-434.
- Ricoeur P. (1986). – *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.

- Rochex J.-Y. (1992). – *Entre activité et subjectivité. Le sens de l'expérience scolaire*, thèse de doctorat, Université Paris VIII.
- Rogoff B. (1990). – *Apprenticeship in thinking: Cognitive development in social context*, New York, Oxford University Press.
- Scherer K.R., Schorr, A., T. Johnstone (éds.) (2001). – *Appraisal processes in emotion. Theory, methods, research*, Oxford, Oxford University Press.
- Strauss A., Corbin J. (1990). – *Basics of qualitative research*, London, Sage.
- Suchman L. (1987). – *Plans and situated actions: The problem of human-machine communication*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Theureau, J. (1992). *Le cours d'action*. Berne: Peter Lang.
- Theureau J. (2000). – « Anthropologie cognitive et analyse des compétences », in *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris, PUF, pp. 171-211.
- Thévenot L. (2000). – « L'action comme engagement », in *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris, PUF, pp. 213-238.
- Toomela A. (2000). – « Activity theory is a dead end for cultural-historical psychology », *Culture & Psychology*, 6 (3), pp. 353-364.
- Turvey M.T. (1992). – « Affordances and prospective control: An outline of the ontology », *Ecological Psychology*, 4 (3), pp. 173-187.
- Varela F.J. (1989). – *Autonomie et connaissance*, Paris, Seuil.
- Varela F.J., Thompson, E., Rosch, E. (1992). – *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil.
- Wertsch J.V. (1981). – « The concept of activity in soviet psychology: An introduction », in J.V. Wertsch (éd.), *The concept of activity in soviet psychology*, New York, M. E. Sharpe, pp. 3-36.
- Wortham S. (2001). – « Interactionally situated cognition: A classroom example », *Cognitive Science*, 25, pp. 37-66.